

Séance du 19 février 2018

Dieu aime-t-il le cinéma ?

Rémy BERGERET

Dominicain, Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Spirituel, Jésus, cinéma, église, Satan, guérison, fraternité, témoignage, mission, beau.

RÉSUMÉ

Le conférencier s'est d'abord attaché à "planter" le décor à travers des constellations de films, essentiellement profanes pour arriver ensuite à 5 films autour du thème de Jésus, entre 1964 et 2004. Puis il a fait l'analyse de 3 films dont il pense que ce sont des chefs d'œuvre, le dernier étant "Des hommes et des dieux" (2010). À chaque fois, il s'agit de repérer les traces du divin telles que les réalisateurs les ont perçues et mises en lumière. Enfin, l'intervenant a tiré quelques leçons sur la technique du cinéma, la pratique que nous pouvons en avoir, le plaisir que nous y prenons et, éventuellement, l'expérience spirituelle que nous pouvons en retirer.

Introduction.

J'ai failli prendre comme titre : « Le cinéma, un art du beau, du divin ? » Or il y a des films "gore" épouvantables, des films laids tout simplement. En revanche, on peut penser le cinéma en analogie avec les peintres d'icônes (Roublev) ou les sculpteurs (Michel-Ange). Oui, le cinéma peut distiller du spirituel et G. Bedouelle l'a illustré en son temps dans un livre remarquable "Du spirituel dans le cinéma", mêlant critique d'art et théologie. C'est le titre que j'ai choisi pour la présente conférence, de préférence à "Dieu aime-t-il le cinéma ?", plus racoleur et destiné à un public étudiant.

Au regard de mon éminent confrère, je tiens à préciser que je n'ai aucune compétence en matière de critique : je suis un 'consommateur' basique depuis quarante ans, cinéphile passionné, assez bon public. J'ai pris goût, appétit au 7^{ème} art lors de mes études à Nancy (1974-77) où j'étais animateur de ciné-club avec un ami. Mise à part la période de coopération au Maroc et le noviciat (!), je n'ai cessé de dévorer, avec une moyenne de deux films par semaine.

Existe-t-il une méthodologie pour aborder un film ? J'indique celle que je pratique. Aux deux extrémités d'un film, il y a la séquence d'introduction avec parfois la bande-annonce, le titre, le metteur en scène et les acteurs principaux et puis, à la fin, le générique qui détaille, précise tous les intervenants techniques. De cette liste exhaustive, je voudrais sélectionner, retenir quatre "métiers" : la mise en scène, la photo, la lumière et la musique, bref ce qui donne le mouvement, la dynamique au film, les acteurs donnant 'chair' aux personnages. Avec le thème, ces éléments constituent pour moi la grille de (re) lecture d'un film, ce qui lui donne au final, une esthétique et justifie le plaisir que l'on prend à le regarder.

Cela étant posé, je vais esquisser d'abord quelques grandes constellations de films, correspondant à des genres précis. Dans une deuxième étape, je procéderai à une

brève analyse de trois films, que je considère comme des chefs d'œuvre. Il sera temps alors de tirer quelques leçons pour le cinéma aujourd'hui.

Je rappelle que c'est en théologien et surtout en cinéophile que j'écris, que j'ose cette réflexion, limitée et partielle.

1. Constellations de films : une perspective cavalière de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle et du début du XXI^{ème} siècle.

J'ai évoqué plus haut la dynamique d'un film. Il me faut citer pour mémoire deux films qui illustrent pour moi un éloge de la lenteur : Tarkowski (*Le Sacrifice*) et Angelopoulos (*L'éternité et un jour*) ; je ne les analyserai pas car je ne suis pas allé jusqu'au bout et je m'y suis carrément ennuyé. Ceci est tout à fait subjectif de ma part et ne met pas en cause la qualité réelle de ces films et de leurs réalisateurs, c'est évident.

Il y a les intrigues classiques, souvent policières portées à l'écran par Verneuil, Melville, Tavernier, Téchiné ou plus récemment Marchal. De très bons divertissements, des réalisations parfaites. Je suis bon public et je les aime, mais ce ne sont pas des films à thèse.

Je laisserai de côté les westerns, même renouvelés par S. Leone ('Il était une fois dans l'Ouest') ou d'autres Italiens, ainsi que des films d'action faciles, à effets spéciaux, souvent très violents (la série *Mad Max*). Dans la même veine, la science fiction avec *Matrix*, *Alien*...

Méritent d'être mentionnés bien sûr Chabrol l'atypique, corrosif, toujours surprenant et Cl. Eastwood, ayant joué des rôles de flic, de cow-boy, de voyou, avant de se métamorphoser depuis qu'il est passé derrière la caméra (*La route de Madison*, *Gran Torino* et d'autres). Et aussi K. Loach avec un cinéma social, engagé, historique. Wim Wenders avec son conte métaphysique où un ange visite Berlin. J'ose citer le sulfureux P. Almodovar qui nous a offert une méditation forte sur la mort dans 'Todo sobre mi madre'.

Je m'arrête plus volontiers sur le cinéma asiatique, chinois avec 'Vivre !' de Yang Zi Mou et son actrice fétiche Gong Li, japonais avec Kurozawa et maintenant coréen. Les techniques ont beau se ressembler avec le cinéma produit en Occident (américain/européen), nous nous trouvons dans un autre espace culturel, une autre vision du monde, un imaginaire différent. Or le cinéma se veut être une représentation du monde, réelle ou virtuelle.

Plus proche de nous, le Proche Orient : les cinémas palestinien ('Les citronniers', 'Omar'), israélien ('Tu n'aimeras point'), iranien ('Téhéran', 'Du côté d'Ely'), turc manifestent une vigueur et une originalité certaines.

Et puis viennent des films qui frôlent le religieux (ou le sacré) : 'Le Nom de la rose', 'Da Vinci Code'. En réalité, le premier film cité relève du polar avec pas mal de crimes commis dans une abbaye où l'ambiance est sombre : quelle trace de Dieu là-dedans, comment expliquer son succès ? Le romancier qui l'a inspiré, Umberto Eco, universitaire italien connu, le metteur en scène, J.J. Annaud et deux acteurs magnifiques, S. Connery et M. Lonsdale.

Dans le style historico-géo-politique, il nous faut mentionner 'Mission' de R. Joffé (1986), avec R. de Niro et J. Irons : géopolitique car nous sommes à une époque, le XVIII^{ème} siècle, où le Portugal et l'Espagne se disputent des lignes de partage en Amérique latine. L'Église et les jésuites en particulier vont en faire les frais car les gouvernements de ces pays -et d'autres en Europe- sont violemment anti-cléricaux et obtiendront la suppression de la Compagnie, sauf dans la Russie de la très orthodoxe

Catherine II. Plus intéressant en revanche est le concept nouveau de mission ('réduction' = petite république, communauté) mise en œuvre par les jésuites, dans la ligne de Vitoria et Las Casas (École de Salamanque) qui dès le XVI^{ème} siècle ont élaboré un droit des peuples à s'organiser, prélude au droit international. D'un genre plus subtile, 'Hiver 54' (1987) avec la figure d'un prêtre engagé : après le tournage, l'acteur L. Wilson demandera le baptême à l'abbé Pierre. En outre, Thérèse de Cavalier, cinéaste incroyable. Et puis 'Sous le soleil de Satan' de M. Pialat avec G. Depardieu. Dans la même veine, pour moi, 'L'île' de P. Loungine (2006) et plus récemment, 'Des hommes et des dieux' de X. Beauvois (2010). Ces trois derniers films donneront lieu à une analyse plus loin.

Voilà pour les grandes allées cavalières, mais il y aussi des petits jardins où s'arrêter pour découvrir des perles. Ce qui suit, ce sont quelques coups de cœur, en vrac.

Parce que j'ai écouté souvent Piaf dans ma jeunesse, 'La Môme' m'a beaucoup plu, avec une actrice M. Cotillard assez exceptionnelle. R. Duris, vif et cabotin dans 'l'Auberge espagnole', 'les poupées russes', 'l'Arnacoeur' ; ces derniers films sont décevants ou plutôt en-deçà de ses capacités réelles.

C. Deneuve et V. Perez, inoubliables dans 'Indochine', Ch. Mastroianni, plus belle encore que sa mère. La relève : G. Ulliel, G. Canet. A noter les acteurs venus au cinéma par le théâtre (Comédie Française) comme le vétérinaire M. Bouquet, qui peut tout jouer. J. Reno et V. Cassel (découvert dans la Haine de M. Kassowitz), tous les deux dans les 'Rivières pourpres'.

Après les acteurs, un mot sur un metteur en scène de talent : L. Besson : 'Léon', 'Nikita', 'Le Grand bleu', 'le 5^{ème} élément', 'Jeanne d'Arc' ; il est passé maintenant à la production. Il est un des soutiens les plus fidèles au jeune cinéma, avec M. Karmitz.

Dans le style "péplum", il y a 'Ben Hur', 'le Dr Jivago', 'Amadeus' que j'ai vus chacun trois fois au moins : de grandes fresques historique, romantique ou musicale. J'aurais de la peine à les revoir aujourd'hui, à cause de leur longueur (3h et plus). Notre attention est plutôt formatée à des films d'1h40/2h : est-ce le fait que le temps s'accélére (vitesse) ou que nous sommes moins patients ? C'est un constat, non un jugement : la dernière Palme d'Or 2014 dure 3h15. . .

Je terminerai ces constellations en mentionnant Johnny Depp, que j'ai longtemps considéré comme le meilleur acteur étranger : 'Arizona dreams' (Kusturica), 'Dead man' (J. Jarmush), la 9^{ème} porte, 'Charly et la chocolaterie' (T. Burton), 'Pirate des Caraïbes'. Un panel très varié de personnages, mais l'acteur est un peu sur la touche en ce moment. Ces constellations d'acteurs et de films manifestent -au-delà de son côté foisonnant, éclectique-, l'extraordinaire créativité du cinéma en cette fin du XX^{ème} siècle et du début du XXI^{ème} siècle : on ne peut que s'en réjouir, plaisir des yeux, des émotions, des sens !

Je voudrais maintenant me concentrer sur le thème "Jésus". Au fil de cette deuxième moitié du XX^{ème} siècle, que je fais "courir" de 1964 à 2014, plusieurs films sont sortis, traitant de la personne de Jésus : 'l'Evangile de Mathieu' (Pasolini-1964), 'Jésus' (Zeffirelli), 'Jésus de Montréal' (Arcand-1989), 'la dernière Tentation du Christ' (Scorsese, 1988) et 'la Passion' de Mel Gibson (2004).

Les deux premiers se veulent une reconstitution historique, biographique; les trois autres donnent à penser, à réfléchir. Pour moi, deux décrochent la palme : 'L'évangile de Mathieu', film en noir et blanc, muet, d'une densité incroyable et nous sommes en 1964 ! Et le 'Jésus de Montréal', un des premiers films de D. Arcand, essai de transposition contemporaine avec un Jésus en jean et baskets. Ce dernier répond à une vraie question : et si Jésus revenait aujourd'hui parmi nous, comment se

présenterait-il ? Sûrement pas habillé à la manière d'un artisan palestinien d'il y a 2000 ans.

La dernière 'Tentation du Christ' touche un aspect de notre humanité, abordé déjà par les auteurs apocryphes puis les romans ésotériques jusqu'à des bandes dessinées récentes : comment imaginer que le Christ pleinement homme n'ait pas eu l'idée de se marier ? Dans ce cas, Marie-Madeleine tient la corde de favorite. C'est le rêve qu'élabore M. Scorsese alors que le Christ est en Croix, relit sa propre vie et l'imagine tout à fait autre. Il s'agit d'une fiction, elle n'a rien pour moi de scandaleux ou de blasphématoire. J'ai vu le film, je n'en garde pas un souvenir impérissable. Il ne méritait pas qu'on mette une bombe dans un cinéma, avec un mort en dégât collatéral.

La 'Passion' de Mel Gibson (2004), elle aussi, fit couler pas mal d'encre. On attaqua le metteur en scène (devenu ultra-catholique) : en fait, on s'attaquait à ses convictions, pas à l'œuvre elle-même. Ensuite, le film était trop sanglant, saignant, interdit aux enfants (-12 ans), dommage pour un film sur Jésus...Mais comment imaginer que l'acteur des Mad Max 1,2,3 allait faire un film à l'eau de rose ? Et puis, d'emblée, il se limitait aux 12 dernières heures de la vie de Jésus, avec quelques aller-retour assez heureux sur la période de son ministère. Enfin, au plan spirituel, il se basait sur des visions de C. Hemmerich, qu'il a traitées en des passages originaux. En bref, il mérite d'être vu, même si ce n'est pas le plus intéressant ni le meilleur.

Il est temps d'aborder les trois films qui vont retenir plus longuement notre attention.

2. Brève analyse de trois chefs-d'œuvre.

'Sous le soleil de Satan', de M. Pialat, avec G. Depardieu. (1987)

Voilà un film qui reçut la Palme d'Or et fut sifflé. Le metteur en scène, M. Pialat -qui ne se dit pas croyant- n'avait pas fait de provocation particulière : il porte à l'écran un roman du très catholique G. Bernanos. Ce qui était en jeu, c'est l'interprétation de certaines scènes; quant à l'acteur G. Depardieu, il ne récuse pas son identité chrétienne ; il lui est arrivé de déclamer du St Augustin dans des églises parisiennes.

Cela dit, le film est apparu quelque peu sulfureux car il met en scène Satan, tout simplement. Cela dit, le récit de la rencontre de l'abbé Donizan avec le Diable dans la lande fait plus froid dans le dos dans le livre que dans le film.

En outre, il y a un thème principal : l'esprit du mal, -à l'œuvre dans Mouchette, meurtrière de son amant- s'oppose à l'esprit du bien, incarné par l'homme de Dieu. Le prêtre essaie alors de la raisonner, jouant sur sa culpabilité et finalement elle se suicide. En guise de rédemption, l'abbé Donizan ne trouve rien de mieux que de la déposer sur l'autel de l'église. Le Doyen n'a rien vu venir, n'a rien pu faire : c'est un homme de l'appareil. La sanction tombe et la carrière ecclésiastique du vicaire est stoppée net. Il terminera sa mission dans une obscure paroisse à confesser jusqu'à l'épuisement (ou vaincu sournoisement par Satan ?, la dernière image du film laisse planer l'ambiguïté). Ce film, outre le thème principal -proprement théologique, spirituel- a le mérite de mettre en valeur un formidable acteur, G. Depardieu qui est tout à fait crédible en prêtre comme il l'a été en Danton ou Cyrano; nous sommes bien loin du personnage des 'Valseuses'. Nous ne sommes pas ici dans une banale fiction romanesque portée à l'écran; nous pouvons, grâce à l'acteur, rentrer dans la peau, le mental d'un jeune prêtre de cette époque-là, confronté aux tourments de l'âme humaine et, au final, à la tragédie.

‘L’île’ de P. Loungine. (2006).

Dans ce film, il ne s’agit pas de décrypter une théologie du cinéma; il y a de la théologie tout court. À noter que Loungine ne se dit pas croyant, il a tourné d’autres films, profanes, auparavant. D’abord une plongée dans l’orthodoxie russe, au cœur d’un monastère très isolé (sur une île...), ses starets (on les appelle pères mais ils ne sont pas toujours prêtres). Et nous suivons l’aventure d’un marin qui pense avoir tué son commandant sur l’ordre d’Allemands et qui, pour réparer son crime, va s’enfermer dans un monastère situé loin de tout. Cet homme manifestant des dons de guérison, on vient le voir de partout, jusqu’à un amiral qui lui amène sa fille : on découvrira à la fin que cet amiral n’est autre que le commandant qui a survécu. La boucle est bouclée, l’intrigue est menée de manière magistrale, sans dramatisation et même avec une certaine distance, sereine.

La lumière est magnifique, traitée de sorte qu’elle irradie en profondeur la spiritualité de l’âme russe.

Les acteurs ne sont pas connus, mais leur jeu est servi par une prise de photo de leurs moindres gestes ou expressions. Nous sommes très loin de la caméra à l’épaule en vogue, à la mode chez certains réalisateurs ‘modernes’.

Plus précisément, le personnage central, dans le dialogue avec ses supérieurs, est en prise avec son Dieu : c’est dans ces instants-là que la théologie (ou le spirituel), affleure puis éclate. Mais cela n’a rien à voir avec la scène de la résurrection de Lazare dans le ‘Jésus’ de Zeffirelli. Ici le divin se révèle au cœur de l’humain, de son tragique. La musique est parfaite aussi. En clair, ce film représente pour moi une perfection dans ce que le 7^{ème} art peut donner depuis quarante ans que je suis cinéphile assidu.

‘Des hommes et des dieux’ de X. Beauvois (2010).

Sur le plan du simple box-office, un réel succès : 3,5 millions d’entrées en France, sans compter l’étranger et les DVD depuis.

Le titre nous dit d’emblée le thème principal : Algérie 1996, les années de plomb, des religieux, chrétiens face à des terroristes, musulmans. Il y a bien des hommes concrets qui s’affrontent -et aussi des dieux-, à savoir le Dieu de Jésus et le Dieu de Mohammed.

Mais il y a un autre thème sous-jacent, subliminal vécu en tension au cœur de la communauté des religieux : « Comment, dans cette situation donnée, discerner et faire la volonté de Dieu ? » Ce n’est pas si simple que cela et la tradition des Pères du désert (J. Cassien par exemple) comme les Exercices spirituels de St Ignace de Loyola ne suffisent pas pour apporter une réponse et semblent même assez inopérants. D’autres paramètres vont entrer en jeu : une réflexion nouvelle sur la mission, le sens d’une présence chrétienne en terre d’islam, la solidarité avec le pays et ses habitants.

Ce sont tous ces éléments que le prier Ch. de Chergé va synthétiser progressivement et proposer au consentement de ses frères. Ou encore, comment l’obéissance monastique va aller jusqu’à la mort, qui n’était pas vraiment programmée au départ, sinon on les aurait assassinés de suite sans prendre la peine de les enlever. Que s’est-il passé au juste ? La vérité n’est pas prête d’éclater et à la limite, ce n’est pas elle qui nous intéresse présentement dans le film.

J’ose affirmer que ce film est éminemment spirituel parce qu’il contient une théologie du discernement, comment la pratiquer ensemble. X. Beauvois -qui ne se dit pas croyant- avait-il cela en tête ou ce thème s’est-il glissé en cours de tournage, de manière naturelle, évidente ? Ce qui est sûr, c’est que les acteurs ont appris leur rôle de

moine, les gestes essentiels à l'abbaye de Tamié; quant au tournage, il s'est fait dans une ancienne dépendance d'En Calcat en plein atlas marocain.

Au-delà de son succès commercial, ce film présente pour moi l'avantage d'avoir braqué le projecteur sur cet événement dramatique de l'histoire récente, d'avoir mis en lumière l'engagement de religieux et en conséquence leur référence à Dieu dans la foi.

3. Quelques leçons psychologiques et spirituelles à retenir.

1) Regarder un film à la télé et au cinéma, ce n'est pas la même chose, cela ne produit pas le même effet en nous, pourquoi ?

À la télé, il y a une emprise quasi-magnétique du tube cathodique, de l'écran avec ses pixels sur notre regard, notre mental et cela frôle parfois l'hypnose : les publicitaires connaissent bien ces phénomènes et en usent, jusqu'au volume sonore qui augmente pendant les publicités. Dans le cinéma en revanche, entre le projecteur et nous, il y a l'écran neutre, à distance, donc un intermédiaire : là est la différence. Par ailleurs, je peux regarder un film à la télé, seul. Je vais souvent au cinéma avec des amis et même si j'y vais seul, je me retrouve avec d'autres dans la salle. C'est un moment collectif.

2) Le film est un produit culturel, qui donne matière à échanges sociaux. Attention ! Il ne s'agit pas de courir voir tous les films pour être au goût du jour, mode ou tendance. Mais, de fait, en tant que 7^{ème} Art, le cinéma de proximité, au quotidien occupe pleinement sa place, loin des phares d'Hollywood ou des fastes de Cannes. Ma préférence va à des films bien 'ficelés', très réussis avec de petits budgets.

3) Le cinéma, de manière spécifique et originale, en continuité avec la photo, veut décrire certaines réalités humaines, avec des situations heureuses ou dramatiques. À ce titre, il est au service, au cœur de l'Humain.

4) Quelles sont les motivations qui nous décident à aller voir un film ? Le nom du réalisateur ? Cela peut tourner au fiasco : je suis allé voir le dernier Resnais, je m'y suis ennuyé, presque endormi; il faut dire que du théâtre filmé, ce n'est pas évident...

J-L. Godard ? J'ai vu son 'Je vous salue Marie', l'ai apprécié, mais depuis qu'il a signé un film 'JLG JLG', totalement égo-centré, l'envie m'a passé. W. Allen ? Jamais ! Cet homme m'agace et il se croit obligé d'apparaître dans presque tous ses films : n'est pas Hitchcock qui veut...

5) Le film de cinéma -pas le téléfilm qui est d'une autre facture- peut, grâce au DVD, devenir un support pédagogique et même un instrument de catéchèse; à condition de préparer l'auditoire par une introduction et de prévoir après la projection un temps d'échanges. Le 7^{ème} Art, comme les autres arts, favorise, se prête bien au partage.

6) Quand on parle d'éveil au beau, au divin au cinéma, peut-on élaborer quelques canons esthétiques à ce sujet ou bien doit-on laisser le champ à la subjectivité ? Du genre : à chacun ses goûts, ses émotions. De fait, il semble que c'est la réception globale d'un film qui donne une réponse à ces questions. Mais dans ce terme 'réception', il n'y a pas que les chiffres ou les statistiques, car il arrive que les spectateurs plébiscitent un navet, tout simplement parce qu'il a été bien lancé et qu'ils avaient besoin de voir cela à ce moment-là. Pour revenir à l'esthétique, je crois qu'elle se joue dans la synthèse des divers éléments évoqués plus haut : le thème, le réalisateur et les acteurs, la photo, la lumière et la musique; la sensibilité propre du spectateur a ensuite son mot à dire, c'est sûr.

7) Cependant, un constat s'impose, le cinéma reste cher : 10 € pour une grande salle commerciale, 7 € pour une salle Art et essai. En gros, le prix d'un polar ou d'un menu MacDo. Mais, au final, un film ne laisse-t-il pas plus de souvenirs qu'un Burger ? Nous sommes évidemment très loin des 2 ou 3F/l'entrée d'un ciné-club étudiant il y a 40 ans... Je l'ai écrit plus haut, il s'agit d'un produit culturel qui s'achète comme n'importe quel produit parce qu'il a un coût. Mais apparemment, cela ne décourage pas les cinéphiles qui sont prêts à certains sacrifices pour ce plaisir inégalé. À noter au passage que l'engouement pour le 3D est largement retombé.

8) La fréquentation des cinémas a donc encore de beaux jours devant elle, pour deux raisons : la programmation en films des principales chaînes nationales TV s'est effondrée en qualité. Et s'il y a des 'bouquets' spécifiques, tout le monde ne peut se payer l'abonnement et les films sont déjà anciens.

9) La place des Grands Festivals (Cannes, Hollywood, Venise, Berlin) ne risque-t-elle pas de fausser l'opinion des spectateurs ? Comment les considérer comme simplement indicatifs ? Les budgets excessifs de telles manifestations ne sont-ils pas un repoussoir pour le grand public cinéophile ? Cela dit, les Églises y sont présentes et même cette année, un évêque à Cannes ! Pour ma part, quelle que soit la qualité du film 'palmé' en 2014, je suis quasiment certain de ne pas aller le voir car il dure 3h15 (j'en ai déjà parlé).

10) Le cinéma, 7^{ème} Art au regard des six autres ? Mais, au fait, quels sont-ils ? Peinture, architecture, sculpture, gravure, danse, musique ? Je les vois profondément solidaires, en communion avec les autres ; c'est peut-être la raison pour laquelle je les aime tous et les fréquente régulièrement...

Ouverture.

Pour moi, chaque fois qu'il y a du beau, il y a du divin. Au nom même de la connexion entre les transcendants de l'être, le beau ne peut qu'être proche du vrai et du bon et ces attributs s'appliquent à Dieu. En ce sens, le cinéma peut être un vecteur vers le religieux ou le spirituel ; quelles que soient les convictions des metteurs en scène et des acteurs (pensons à P. Fresnay, protestant jouant le rôle d'un prêtre dans 'le Défroqué', rôle repris plus tard par Belmondo).

En retour, j'ose écrire que Dieu a toutes les raisons d'aimer le cinéma comme tout ce que crée l'homme, sa création. Qui dit art, dit créativité et donc quelque part, participation à l'œuvre de la Création. À travers des valeurs (bien, beau), le sens de l'humain, certains films peuvent nous rapprocher de Dieu. Et leur finalité est alors - pour moi - d'honorer l'humain dans toutes les dimensions de son existence et de mettre en lumière sa grandeur de créature, à l'image de Dieu et aussi sa faiblesse, parfois sa misère.